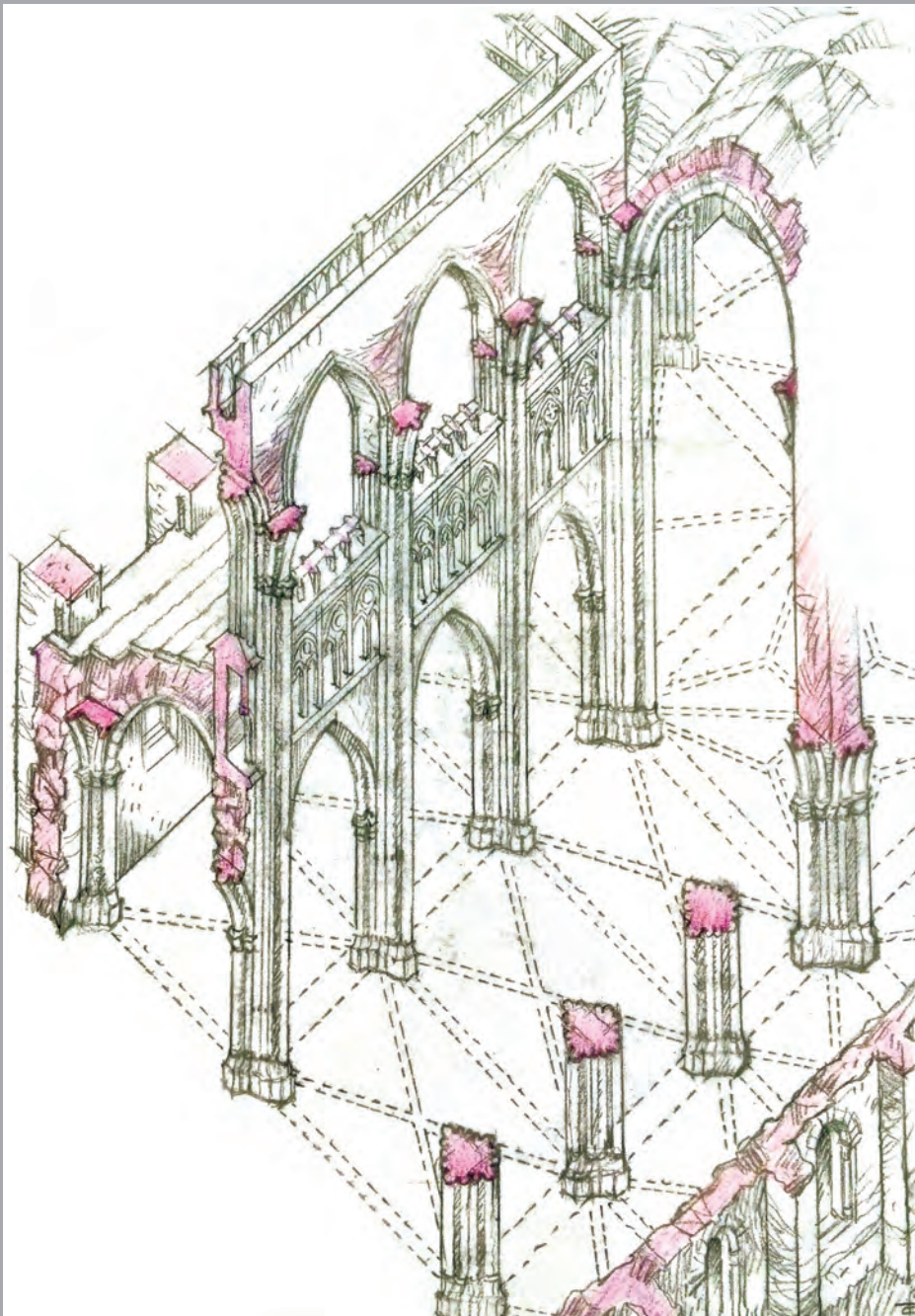


MÉMOIRES
DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DU MIDI DE LA FRANCE



Tomes LXXX-LXXXI - 2020-2021

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CONSEIL DÉPARTEMENTAL DE LA HAUTE-GARONNE

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU MIDI DE LA FRANCE

FONDÉE EN 1831 ET RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE PAR DÉCRET DU 10 NOVEMBRE 1850



TOMES LXXX-LXXXI

2020-2021

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CONSEIL DÉPARTEMENTAL DE HAUTE-GARONNE

TOULOUSE

HÔTEL D'ASSÉZAT - Place d'Assézat - 31000 TOULOUSE

Comité de lecture et d'impression de ce volume :

Jean-Luc BOUDARTCHOUK, directeur adjoint scientifique et technique à l'Inrap Midi-Méditerranée
Quitterie CAZES, professeur d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Toulouse 2 - Jean Jaurès
Michelle FOURNIÉ, professeur d'histoire médiévale honoraire à l'Université de Toulouse 2 - Jean Jaurès
Pierre GARRIGOU GRANDCHAMP, docteur en histoire de l'art
Diane JOY, directrice du patrimoine à la Communauté d'agglomération du Grand Rodez
Jean-Michel LASSURE, docteur en histoire, UMR 5 608 UTAH-CNRS
Louis PEYRUSSE, maître de conférences honoraire d'histoire de l'art contemporain à l'Université de Toulouse 2 - Jean Jaurès
Bernard POUSTHOMIS, archéologue (HADES)
Nelly POUSTHOMIS, professeur d'histoire de l'art médiéval honoraire à l'Université de Toulouse 2 - Jean Jaurès
Michelle PRADALIER, professeur d'histoire de l'art médiéval honoraire à l'Université de Toulouse 2 - Jean Jaurès
Bernard SOURNIA, conservateur en chef honoraire du patrimoine

Coordination éditoriale : Anne-Laure NAPOLÉONE et Maurice SCELLÈS

Illustration de couverture : État restitué de la nef de la cathédrale de Bayonne en 1335. *Croquis de B. Sournia.*

Abréviations :

A.C. Archives communales (suit le nom de la commune).
A.D. Archives départementales (suit le nom du département).
A.M. Archives municipales (suit le nom de la commune).
A.M.M. Archéologie du Midi Médiéval.
A.N. Archives nationales (Paris).
B.M. Bibliothèque municipale (suit le nom de la commune).
B.N.F. Bibliothèque nationale de France.
B.S.A.M.F. Bulletin de la Société Archéologique du Midi de la France.
C.A. Congrès Archéologique.
M.A.S.I.B.L.T. Mémoire de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse.
M.S.A.M.F. Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France.

*Achévé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie Escourbiac
81304 Graulhet
mars 2023
Dépôt légal : juin 2023*

Mise en page



art'air-éd.
atelier de mise en forme des livres
Pascale et Marc Balty - www.artair-edition.fr

Comité scientifique :

Claude ANDRAULT-SCHMITT, professeure d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Poitiers (CESCM)
Philippe ARAGUAS, professeur d'histoire de l'art médiéval honoraire à l'Université de Bordeaux 3 - Michel de Montaigne
Michel BATS, directeur de recherche honoraire au CNRS
Marc BOMPAIRE, directeur de recherche au CNRS au centre de recherches Ernest-Babelon et directeur d'études à l'École pratique des hautes études
Joëlle BURNOUF, professeure émérite d'archéologie médiévale à l'Université de Paris 1 - Panthéon-Sorbonne
Jordi CAMPS, conservateur en chef au musée national d'art catalan (M.N.A.C) de Barcelone
Manuel CASTIÑEIRAS, directeur du Département d'Art et Musicologie à l'Université Autonome de Barcelone
Patrice CONTE, archéologue, conservateur au S.R.A. Limousin, chercheur au CESCM, Poitiers
Yves ESQUIEU, professeur émérite d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Provence
Jean-Michel GARRIC, attaché principal de conservation du patrimoine, chef de Service du Musée des Arts de la table, abbaye de Belleperche
Jean GUYON, directeur de recherche honoraire au CNRS
Étienne HAMON, professeur d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Picardie - Jules Verne, TRAME
Alexia LEBEURRE, maître de conférences en histoire et histoire de l'art moderne et contemporain à l'Université de Bordeaux 3 - Michel de Montaigne
Patrick LE ROUX, professeur émérite d'histoire antique à l'Université de Paris 13
Émilie D'ORGEIX, directrice d'études à l'EPHE, Paris
Daniel PARENT, archéologue du bâti à l'Inrap Auvergne - Rhône-Alpes
Patrick PÉRIN, conservateur général honoraire du Patrimoine, Directeur honoraire du Musée d'archéologie nationale et du Domaine du château de Saint-Germain-en-Laye
Philippe PLAGNIEUX, professeur d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Paris 1 - Panthéon-Sorbonne et à l'École nationale des chartes
Gérard PRADALIÉ, professeur émérite d'histoire médiévale à l'Université de Toulouse 2 - Jean Jaurès
François RÉCHIN, professeur en archéologie romaine et histoire ancienne à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour
Jérôme RUIZ, restaurateur de peintures
René SOURIAC, professeur émérite d'histoire moderne à l'Université de Toulouse 2 - Jean Jaurès
Jean-Louis VAYSETTES, ingénieur de recherche au S.R.A. d'Occitanie
Éliane VERGNOLLE, professeure honoraire d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Besançon, vice-présidente de la Société Française d'Archéologie

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU MIDI DE LA FRANCE HÔTEL D'ASSÉZAT - PLACE D'ASSÉZAT - 31000 TOULOUSE

Tél. 05 61 23 67 98

Fondée en 1831, la Société Archéologique du Midi de la France réunit des historiens de l'art ou archéologues qui étudient et font connaître les « monuments » du Midi de la France. Ses travaux, communications et discussions, sont publiés chaque année dans un volume de *Mémoires*.

Sa bibliothèque, qui s'enrichit annuellement et depuis un siècle et demi de plus d'une centaine d'échanges avec des institutions françaises et étrangères est ouverte tous les mardis de 14 heures à 18 heures (sauf pendant les vacances scolaires).

Sur internet :

<http://societearcheologiquedumidi.fr/>

Une présentation de la Société, un compte rendu régulier de ses séances, des articles en ligne, un groupe de travail sur la *maison au Moyen Âge*...

Pour commander les numéros anciens (40 euros + frais d'envoi), envoyez un courriel à la Société Archéologique (samf@societearcheologiquedumidi.fr), avec vos nom, prénom et adresse.

SOMMAIRE

Mémoires

Patrice CABAU, Daniel CAZES, Louis PEYRUSSE, Henri PRADALIER et Bruno TOLLON <i>Hommages à Maurice Prin</i>	23
Philippe GARDES <i>Léon Joulin et la question du rempart de Vieille-Toulouse</i>	39
Anne BOSSOUTROT et Marie-Lys DE CASTELBAJAC <i>La restauration des peintures du bras nord de la basilique Saint-Sernin</i>	55
Laurent MACÉ <i>Le testament inédit de la reine Jeanne, comtesse de Toulouse (1199). Mémoire et parenté d'une Plantagenêt dans le Midi</i>	83
Valérie ROUSSET <i>L'ancienne cathédrale d'Albi, archéologie du bâti</i>	113
Valérie ROUSSET <i>La grange cistercienne de Naucelle</i>	141
Catherine VIERS <i>Le 10, rue Séguier - 2, impasse Bonhomme à Figeac</i>	155
Catherine VIERS <i>Le château d'Ornézan dans le Gers</i>	175
Bernard SOURNIA <i>Une abbaye dans la capitale des vicomtes de Béarn : la collégiale Saint-Pierre d'Orthez</i>	191
Jacques DUBOIS <i>Le portail Saint-Jean de la cathédrale de Limoges</i>	213
Jacques DUBOIS <i>Un grand chantier méconnu des années 1500 : la cathédrale d'Auch</i>	227
Bruno TOLLON <i>Emblématique et histoire de l'art : à propos de la cheminée de l'hôtel Molinier</i>	247
Stéphane PIQUES <i>La poterie peinte commingeoise et les fouilles nord-américaines des sites coloniaux du XVIII^e siècle</i>	261
<i>Varia</i>	
Guy AHLSELL DE TOULZA <i>L'église Saint-Amans près de Rabastens</i>	279
Gilles SÉRAPHIN <i>Le château de Bruniquel au temps de Nicolas Bachelier</i>	287
<i>Bulletin de l'année académique 2019-2020</i>	293
<i>Bulletin de l'année académique 2020-2021</i>	325

MAURICE PRIN

(9 décembre 1928 – 27 décembre 2019)

Membre correspondant de notre Société dès 1956, titulaire à partir de 1964, honoraire à partir de 2012, Maurice Prin en était à sa mort le doyen, lui ayant fidèlement appartenu pendant plus de soixante ans¹. Rien ne le prédisposait à l'action qu'il mena pendant la majeure partie de sa vie aux Jacobins de Toulouse et en faveur du Patrimoine : ni le milieu dans lequel il est né, à Toulouse, en 1928, fils unique d'un père jardinier et d'une aimante mère au foyer, ni une scolarité très poussée. Sa période d'enfance et d'adolescence fut de plus perturbée par les proches fracas ibériques et ceux de la Seconde Guerre mondiale aux conséquences plus directes.

Le goût des beaux-arts et la rencontre avec les Jacobins de Toulouse

L'un de ses voisins du chemin des Étroits, chez lequel travaillait son père, avait réuni une collection de meubles, curiosités et œuvres d'art. Avec son accueil et sa complicité, le jeune Maurice eut tout loisir de la connaître et apprécier. Il avait plaisir à évoquer cela. Mais il fallut un jour qu'il trouvât sa voie. Il eut d'abord quelque peine à la percevoir dans l'ébénisterie, avant de devenir encadreur dans une galerie d'art toulousaine. Du moins ces premiers pas d'apprentissage artisanal lui donnèrent-ils le goût de la matière transformée par l'homme, du dessin aussi, qu'il perfectionna à l'École des Beaux-Arts de Toulouse. Là, d'ailleurs, l'ensemble des pratiques artistiques l'interpella, qu'il s'agît de la peinture, de la sculpture à laquelle il s'essaya (en témoigne un petit chapiteau donné à notre Société), des textiles auxquels il voua une véritable passion, du vitrail (il en créa pour l'église Sainte-Germaine, sa paroisse, que l'on peut toujours y voir) et bien sûr de l'architecture, pour lui l'art majeur. Cette dernière allait le subjuguier et décider de son avenir.

Il y fallait cependant autre chose qu'un simple intérêt, un réel talent de dessinateur, une curiosité sans cesse en éveil allant d'un monument à l'autre, d'une collection privée à un musée ou un trésor d'église, une découverte à travers les livres qu'il commençait à accumuler. Ce fut le choc émotionnel qu'il ressentit de tout son être lorsqu'il pénétra pour la première fois, en 1943, alors qu'il n'avait que quinze ans, dans le double vaisseau de l'église des Jacobins de Toulouse. Celle-ci était encore en triste état, malgré des travaux de restauration qui s'y déroulaient de temps à autre, selon les maigres crédits publics alors disponibles. Il s'y forgea la forte conviction d'éviter que les Jacobins, encore menacés à ses yeux, ne subissent le sort traumatisant des Carmes et des Cordeliers, parmi ces « immenses nefs, hautes et larges comme des tentes, plantées par une race de géants pour abriter leurs descendants affaiblis » qui avaient frappé Montalembert lorsqu'il avait dénoncé Toulouse « métropole et comme la patrie du vandalisme »². Les péripéties traversées quasi miraculeusement par les Jacobins pendant le XIX^e siècle, leur récupération hasardeuse par la Ville de Toulouse en 1865 et jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale avaient de quoi l'inquiéter³.

1. Voir la biographie qu'écrivit dès 1993, l'année du départ à la retraite de Maurice Prin, l'abbé Jean ROCACHER, « Maurice Prin et les Jacobins : un demi-siècle de passion (1943-1993) », *L'Auta*, n° 589, oct. 1993, p. 227-242, et bibliographie dans n° 590, nov. 1993, p. 262-265. Parmi la multitude d'articles de presse qui s'intéressèrent à Maurice Prin, nous n'en retiendrons ici qu'un, celui de Jean LYON, « La vie passionnée de Maurice Prin, restaurateur des Jacobins », *La Dépêche du Midi*, 17 octobre 1974.

2. Charles DE MONTALEMBERT, « Du vandalisme en France. Lettre à M. Victor Hugo », *Revue des Deux Mondes*, t. 1, 1833, p. 508.

3. Elles ont été largement évoquées dans de nombreuses publications et nous n'y reviendrons pas ici. En dernier lieu, pour le XIX^e siècle, voir Bernard MONTAGNES, « Quand les dominicains de Toulouse désiraient s'établir aux Jacobins (1868-1870) », *M.A.S.I.B.L.T.*, vol. 170, 2008, p. 185-200.



AUTOportrait DANS LE CLOCHER DES JACOBIENS.



DEVANT LE VITRAIL POSÉ À L'ÉGLISE SAINTE-GERMAINE EN 1954.
Cl. Musée du Vieux-Toulouse.

Cet enveloppement de soi par un espace architectural créé en de lointains siècles antérieurs se doubla d'un sentiment religieux, vers lequel une foi catholique familiale, approfondie au contact fréquent du clergé, le conduisait aussi. Lors de ses obsèques, le 6 janvier 2020, en l'église des Jacobins, où notre Société était largement représentée, l'Église lui rendit hommage au cours d'une émouvante cérémonie concélébrée. Cet aspect de sa vie intérieure, il en parlait peu. Il vivait sa foi dans l'admiration des institutions du christianisme, particulièrement celles du clergé régulier, dont les Dominicains, créateurs du couvent toulousain. Maurice Prin dépassait ainsi les limites de la simple curiosité et naquit en lui le projet d'une vie, soutenu par une volonté ancrée au tréfonds de lui-même, garante du don total de sa personne à la cause de la restauration matérielle et spirituelle de ce monument.

Maurice Prin vécut intensément ses premières années aux Jacobins, entre une quasi-extase face à la beauté des lieux, dont il expliqua plus tard qu'elle ne le quittait pas, et une observation assidue de toutes leurs parties. Complétée et éclairée de ses lectures, ses visites de monuments présentant des caractéristiques proches, à Toulouse et dans toute la région, cette connaissance progressive de chaque membre de l'architecture dans ses matériaux, moulurations, sculptures, enduits et peintures lui donna la capacité d'analyse et d'interprétation des différents édifices de l'ancien couvent des Frères Prêcheurs. Il se mit à raisonner les phases de leur construction, grâce à un examen archéologique, qui lui révéla comment telle partie avait succédé à telle autre, était venue s'appuyer contre elle, comment les différentes chapelles de l'église avaient connu plusieurs états, comment les aménagements

semi-mobiliers (le chœur, les autels, les tombeaux, les orgues ...) et mobiliers avaient varié au cours des siècles, laissant parfois des traces qui permettaient d'en soupçonner quelque aspect. Le tout constituait une enquête complexe, qui n'avait jamais été menée avec autant de soin et de perspicacité.

La première église des Dominicains circonscrite par Maurice Prin (1943-1954)

Ainsi devint-il un vrai chercheur, vite épaulé par Élie Lambert (Bayonne, 1888 - Paris, 1961), professeur d'histoire de l'art médiéval, que lui avait présenté en 1947 l'archiviste puis directeur de la bibliothèque de la Ville François Galabert (Montauban, 1873 - Toulouse, 1957). Pour les deux, Maurice Prin garda toute sa vie une vive admiration. Grâce à leur appui, il reçut dès 1952, comme gardien officiel des Jacobins, un salaire de la Ville. Il en resta ensuite l'employé, comme adjoint technique et scientifique des musées de Toulouse, d'abord rattaché au Musée des Augustins, avec le soutien amical et chaleureux de Denis Milhau, son conservateur en chef, puis à la Direction des affaires culturelles de la municipalité, jusqu'en 1993.

Réfugié en zone libre pendant la seconde guerre mondiale, Élie Lambert s'était lancé, entre autres travaux sur le Midi et la Péninsule ibérique, dans l'analyse des Jacobins de Toulouse et en avait proposé une longue étude critique en 1946⁴. Elle stimula Maurice Prin, à qui l'auteur avait demandé d'entreprendre des fouilles dans le sol de l'église. Il comprit ainsi quelle avait été exactement la première église construite en ce lieu par les Dominicains, dont la première pierre avait été posée par l'évêque Foulque en 1230 et qui avait été achevée quelques années plus tard. On en soupçonnait

4. Élie LAMBERT, « L'église et le couvent des Jacobins de Toulouse et l'architecture dominicaine en France », *B. M.*, t. CIV-2, 1946, p. 141-186.

la conservation plus ou moins importante, avec un portail de structure encore romane. Mais l'on n'en connaissait pas le plan, qu'Élie Lambert croyait être celui des parties basses de la double nef toujours debout.

Maurice Prin prit pelle et pioche et revirent le jour les fondations des murs périphériques et piles de cette église rectangulaire, déjà à deux nefs, préfigurant celles que l'on voit encore aujourd'hui, mais selon une implantation différente. Cela lui permit, après avoir communiqué ces résultats en 1954 à la Société archéologique du Midi de la France et à la Société des antiquaires de France, de publier en 1955 son premier grand article⁵. Il surprit le monde savant, qui découvrit ce jeune chercheur de 27 ans. Il reportait aussi d'une centaine d'années en arrière la construction du fameux « palmier », qu'Élie Lambert croyait être une manifestation de l'architecture gothique tardive. Plus, il mettait en place une chronologie raisonnée de la construction de l'église, appuyée sur ses observations archéologiques autant que sur les textes. Ses fouilles et celles engendrées par les travaux de restauration lui donnèrent aussi la possibilité de retrouver les fondations de nombreuses constructions disparues, notamment des chapelles de l'église partiellement ou totalement abattues. Cela rendit envisageable la reconstruction de ces dernières ou la matérialisation au sol du tracé de leur plan, comme cela fut aussi fait, avec des dalles de marbre noir, pour celui de la première église.

Maurice Prin aux Jacobins : présent !

Sous ce titre à l'accent scolaire ou militaire, nous voulons montrer qu'avant tout, l'action exemplaire de Maurice Prin aux Jacobins se plaça sous l'égide d'une discipline quotidienne sans faille. Tous les jours, y compris samedi, dimanche et jours de fête, sans compter ses heures, il était là. Le plus souvent, il ne quittait les lieux que bien après la nuit tombée, quelle que soit la saison, assurant auparavant lui-même, armé d'un trousseau de clefs et d'une lanterne électrique, une ample ronde de sécurité de ce domaine immense.

Comme il était seul, il devait être partout à la fois, tournant toute la journée, de l'église au cloître, à la salle capitulaire, à la chapelle Saint-Antonin, le réfectoire n'ayant été raccordé au reste que plus tard. Le seul point d'attache où il pouvait s'isoler, pour lire, écrire, dessiner, était l'ancienne sacristie, qui avait perdu sa voûte, où le vent soufflait bruyamment sous les tuiles, empoussiérant tout, et où un froid glacial et humide régnait en hiver. S'y rattachait l'ancienne « salle du trésor » – entendez par là celle où l'on rangeait orfèvrerie et ornements liturgiques – et le clocher. Maurice Prin accédait à ce dernier par un escalier branlant et des échelles. Maintes fois il a été raconté comment il se retrouvait ainsi (autour de 1949) au sommet pour sonner l'Angélus sur une unique cloche qu'il y avait hissée, seul et à grand-peine, ce dont témoigne une célèbre photographie de Jean Dieuzaide.

Jusqu'à sa retraite, cette sacristie fut en quelque sorte son « bureau », terme qu'il ne goûtait guère, ayant toujours refusé qu'on y installât un téléphone ou quelque secrétariat. Ainsi démontrait-il qu'il n'était pas un fonctionnaire d'administration, mais le custode et le conservateur – il le fut, après 1974, comme délégué à la conservation des antiquités et objets d'art de la Haute-Garonne – du monument et que, donc, il n'était pas question pour lui de passer sa vie là. Sa place était partout, dans l'ancien couvent, dont il assumait seul l'entretien. Il était présent en bas comme en haut, c'est-à-dire dans les combles et sur les voûtes qu'il « inspectait » régulièrement, sachant qu'il s'agit des zones les plus vulnérables : les oiseaux, les gouttières, les tuiles qui glissent et se soulèvent avec le vent d'autan, le risque d'incendie. Néanmoins, livres et papiers résultant de ses recherches s'accumulant, il fallait bien les mettre quelque part. Il eut l'idée de récupérer en 1974 un grand chapier de bois ciré, du début du XIX^e siècle, provenant de l'Hospice de la Grave. Son plateau supérieur faisait office de large table, pour écrire et tracer sur de grands rouleaux de papier plans ou relevés. Le dessous, plus ou moins accessible par des portes articulées, permettait de « ranger » livres, notes diverses, photocopies, photographies prises un peu partout, registres (deux, l'un de l'origine de ses notes à 1957, l'autre de 1958 à 1974) dans lesquels il tenait journal de ce qui se passait aux Jacobins. Lorsqu'il avait besoin de retrouver quelque livre ou document, il devait parfois entrer « à quatre pattes » dans ce meuble pour saisir tout au fond ce qu'il recherchait. Là était le trésor documentaire de sa vie.

5. Maurice PRIN, « La première église des frères prêcheurs de Toulouse, d'après les fouilles », *Annales du Midi*, t. 67, n° 29, 1955, p. 5-18. Il en existe un tiré-à-part, éd. Privat, Toulouse, 1955, 24 p.

Contraint à évacuer tout cela au moment de sa retraite, il dut le faire jusqu'à sa maison du chemin des Étroits en de multiples trajets à vélo. Mais il n'avait pas prévu que celle-ci allait être, lorsqu'il fut hospitalisé puis résida en maison de retraite, l'objet de vols et dégradée à plusieurs reprises, de nombreux papiers et livres jetés sans le moindre égard dans le jardin, sous la pluie ou bêtement brûlés avec les feuilles mortes. Cela entraîna la disparition à tout jamais de documents, livres, œuvres d'art même, qu'il avait acquis personnellement ou qui lui avaient été offerts au fil des ans. Heureusement, il avait donné autour de lui pas mal de choses, voyant qu'il prenait de l'âge et que personne n'était en mesure de défendre sa maison isolée, finalement « squattée ». Ainsi le musée du Vieux-Toulouse et la Société archéologique du Midi de la France bénéficièrent de plusieurs dons d'un grand intérêt. Mais l'on regrettera le vol de la plus belle peinture qu'il avait chez lui : un portrait du pape Benoît XIV exécuté par Pierre Subleyras. Il l'avait trouvé par hasard chez un brocanteur toulousain et prêté à une exposition du Louvre dédiée à ce grand peintre languedocien lauréat d'une prestigieuse carrière romaine. La police le retrouvera-t-elle un jour ou bien réapparaîtra-t-il dans quelque vente publique ? Souhaitons que la vigilance des musées et des amateurs d'art permette de récupérer ce témoin majeur des sauvegardes artistiques de Maurice Prin.

Son action pour la conservation et la restauration des Jacobins entre 1943 et 1969

Outre sa connaissance des sources et de la bibliographie utiles à l'histoire du monument, qui s'enrichissait et se précisait au fil du temps, le rôle de Maurice Prin dans la redécouverte de ses bâtiments crût tout aussi rapidement. Il s'y intéressait à tout à la fois. Peu à peu, il faisait réapparaître les peintures médiévales et autres sous les badigeons modernes, conseillé par des restaurateurs (Atelier Malesset, Abel Clarens, Ernest Eczet, Pierre Bellin : l'un de ses meilleurs amis) qui, par la suite, intervinrent avec lui pour les consolider et en assurer le devenir. On ne dira jamais assez combien cette attention au moindre décimètre carré de paroi du monument nous permet aujourd'hui d'admirer et d'étudier les vestiges de ces peintures. Dans les années 40 et 50 du XX^e siècle, pour remettre les matériaux des monuments à nu, trop souvent on faisait tomber d'un seul coup enduit, peinture et badigeon récent qui les dissimulaient ! Maurice Prin, non seulement découvrait et sauvait les peintures, mais les décrivait, calquait, relevait avec leurs couleurs. Quand il ne le faisait pas lui-même, il demandait à l'administration des Monuments Historiques qu'elle le fît faire par des peintres agréés. Dans ce grand mouvement d'intérêt pour la peinture murale, il connut aussi quelques échecs, certains ouvriers ayant fait tomber trop promptement des enduits peints en reprenant une maçonnerie. Heureusement, Maurice Prin les avait vus, décrits, photographiés.

Soucieux de savoir comment étaient tous les « épidermes » du monument, il débusquait, situait et récupérait les carrelages médiévaux, dans les fouilles, les décombres et plusieurs niches ou anciennes armoires ménagées dans les maçonneries. Ainsi pouvait-il renseigner à la fois l'architecte, lors du rétablissement des sols, et les spécialistes. L'Anglais Christopher Norton, que je lui avais présenté, s'était montré stupéfait par la science des carreaux de terre cuite médiévaux, simples, incrustés, vernissés, marqués par un savoir-faire venu de la péninsule Ibérique, de Maurice Prin. On multiplierait presque à l'infini les exemples de ce travail quotidien, que nous ne pouvons ici développer. Monument, publications et archives en témoignent.

Très tôt, il découvrait aussi le remplage de pierre jusque-là muré de la fenêtre de la salle « du trésor » et cela le mit au contact de l'art de la pierre taillée et sculptée, à laquelle il porta autant d'attention qu'à ceux de la couleur. Ce fut le troisième grand apport de Maurice Prin, avec la découverte et le recensement de très nombreux éléments lapidaires dispersés ayant appartenu à tel ou tel bâtiment du couvent. Le rabaissement à leur niveau d'origine de tous les sols, surélevés par les militaires (qui avaient transformé les Jacobins en caserne) pour les porter à la même altitude que ceux de la voie publique, et les fouilles archéologiques en firent surgir beaucoup, complets ou en morceaux. Les connaissances ainsi acquises, confortées par un examen attentif des chapiteaux, clefs de voûte et autres éléments encore en place dans le monument, qu'il allait voir de près, dessinait, mesurait, photographiait, dangereusement juché sur une haute échelle ou profitant des échafaudages du chantier, suggérèrent vite à Maurice Prin de compléter sa recherche hors les murs. Ainsi, avec la complicité de Paul Mesplé, passa-t-il au crible « jacobin » la riche collection de sculptures du musée des Augustins. Fin limier, il détecta d'autres pièces provenant des Jacobins, soupçonnées en provenir ou comparables en de nombreux lieux, à Toulouse et dans la région, où elles avaient échoué. Toute la restauration bénéficia de ce travail inlassable.



AUTO PORTRAIT, CHEZ LUI EN COSTUME DE CAVALIER.

C'est au cœur de cette activité débordante que Sylvain-Stym-Popper rencontra Maurice Prin, en 1948, lorsque, architecte-en-chef des Monuments Historiques chargé cette année-là de ceux de la Haute-Garonne, il fut à son tour saisi d'admiration dans le double vaisseau de l'église des Jacobins. Il allait enfin, avec une intelligence et une énergie hors du commun, concevoir pour ceux-ci un plan de restauration d'ensemble, non plus à long terme, mais à réaliser dans des délais raisonnables. En cela il fut constamment aidé par Maurice Prin, qui applaudissait ces temps nouveaux, tout en s'effaçant, plein d'authentique révérence pour cet architecte qui redonnait enfin aux Jacobins leur grandeur. Maurice Prin fut très affecté par sa mort prématurée, lors d'un accident de voiture en Espagne en août 1969, qui empêcha l'architecte de mener jusqu'au bout et comme il l'entendait le chantier des Jacobins. Maurice Prin avait continué à chercher, dans la chair même des bâtiments, qui avaient encore beaucoup à révéler, avec aussi ce que les travaux eux-mêmes permettaient de voir, pour alimenter le plan de l'architecte et lui donner le plus de sens possible. On ne rendra pas plus compte ici de tout ce qu'il fit et que Sylvain Stym-Popper enregistra pour mener à bien sa tâche. À travers ce que les deux ont écrit⁶, on imagine aisément leurs rapports, faits d'une grande confiance mutuelle.

Le résultat le plus spectaculaire en fut, grâce à des bases, colonnettes et chapiteaux de marbre rassemblés aux Jacobins, par transfert, échange, achat, à la suite des enquêtes lapidaires de Maurice Prin, l'anastylose des claires-voies orientale, méridionale et des deux arcades orientales de la septentrionale du grand cloître. Le pari était osé, discuté par la Commission supérieure des Monuments Historiques. Elle relevait justement que l'on n'était pas sûr que certaines pièces provinssent bien de ce cloître, que l'on ne savait pas l'emplacement primitif de chaque élément de marbre, que la doctrine favorisait la restauration, pas la reconstruction plus ou moins factice, vue comme un luxe complémentaire mais non essentiel. Avec une grande force de persuasion, se fondant sur le fait que le rétablissement complet du cloître allait redonner toute sa cohérence et ses justes proportions à l'ensemble du monument, Stym-Popper défendit la cause et l'emporta. Il dirigea de main de maître ces travaux, aidé par l'immense savoir-faire de Pierre Chevrin et de son entreprise « Les métiers du bâtiment ». La plupart des membres de la Commission, mais pas tous, se rendirent à l'évidence de la réussite de la première partie de la reconstruction et finirent par accepter, comme suite et fin, celle de la galerie sud. Ainsi se confirmait le projet d'une « restitution totale »⁷ que partageaient Maurice Prin et Sylvain Stym-Popper. La Commission finit par se contenter d'exiger l'encastrement dans une paroi du cloître d'une plaque portant le plan précisant la provenance des divers chapiteaux utilisés pour la reconstruction⁸. Ce qui jamais ne se fit, malgré les relances de Marcel Durliat, rappelant ce qu'en avait initialement dit l'inspecteur général des Monuments Historiques Yves Froidevaux. Ainsi laisse-t-on encore entendre au visiteur d'aujourd'hui que ce cloître a toujours été là tel qu'on le voit. Sans doute était-ce le désir secret de Maurice Prin et de Sylvain-Stym-Popper, probablement plus, au début de l'aventure, celui du premier que du second.

Le même principe de restitution totale justifia la démolition de l'extrémité méridionale du grand bâtiment construit par les Dominicains au XVIII^e siècle à l'ouest du couvent. Elle permettait en effet de dégager la façade occidentale de l'église. Dans le même élan, Sylvain Stym-Popper et Maurice Prin souhaitaient que fussent dégagés les abords orientaux du couvent, en créant un jardin à la place de l'immeuble moderne toujours existant rue Lakanal, pour rendre visibles et mettre en valeur façades, absides, vestiges et clocher de ce côté.

6. Pour Sylvain STYM-POPPER, on se référera surtout à son important article « L'ancien couvent des Jacobins à Toulouse » de la revue *Les Monuments Historiques de la France*, 1968-2 (avril-juin), p. 13-52.

7. L'expression est de Marcel DURLIAT, dans « Nécrologie : Sylvain Stym-Popper (11 juin 1906 – 18 août 1969) », *Cahiers de civilisation médiévale*, 1969, 12-47, p. 331-332.

8. Sur la question de la restauration du grand cloître et de la restitution de ses parties démolies, la meilleure mise au point, avec l'élaboration d'un plan indiquant la provenance des éléments mis en œuvre, reste celle de Claire Eczet-Fournier, avec l'aide de Maurice Prin, dans le catalogue de l'exposition *Les Jacobins 1385-1985. Sixième centenaire de la dédicace de l'église des Jacobins*, Toulouse, Réfectoire des Jacobins, 1985, p. 66-73.

Maurice Prin après 1969

Les travaux touchaient à leur fin, mais Sylvain Stym-Popper n'était plus là. Dans un premier temps lui succéda l'architecte en chef Yves Boiret, qui, respectueux du plan d'ensemble et de la mémoire de son illustre prédécesseur, fit achever les travaux commencés et décidés avant lui⁹. On considéra en 1974 que l'essentiel était fait. En réalité, c'est l'actualité religieuse, avec la célébration du septième centenaire de la mort, en 1274, de Thomas d'Aquin, dont on fit revenir le corps saint dans l'église des Jacobins, qui suscita l'inauguration officielle des Jacobins restaurés¹⁰. C'était assurément un triple événement catholique, politique et culturel, qui eut beaucoup de retentissement. L'émission télévisée, très regardée alors, « Chefs-d'œuvre en péril », de Pierre de Lagarde, centrée sur cette restauration et sur la personnalité de Maurice Prin, donna une renommée nationale au monument. Mais beaucoup restait à faire.

Sylvain Stym-Popper et Maurice Prin n'avaient jamais caché qu'il fallait aller plus loin. Il fallait encore restaurer et mettre en valeur toutes les peintures murales, cas par cas, remettre en état la sacristie, sa salle annexe « du trésor » et l'intérieur du clocher. Restait aussi à récupérer, restaurer et rouvrir vers le grand cloître l'ancien réfectoire, en le dégagant des constructions adventices qui y entretenaient l'humidité et bouchaient ses fenêtres orientales. Il était également envisagé de rouvrir aussi vers ce cloître le bâtiment utilisé comme gymnase par le lycée et qui avait plutôt vocation, selon Maurice Prin, à devenir l'indispensable musée de l'œuvre des Jacobins.

Enfin, restait la question de l'accueil du public, dont Maurice Prin et Sylvain Stym-Popper avaient toujours logiquement cru qu'il devait se faire par le parvis aménagé au pied la façade de l'église. C'est pour cela, autant que pour lutter contre l'humidité, que l'architecte avait fait décaisser un long passage le long du flanc sud de l'église et une descente échelonnée devant sa façade. De cette façon, visiteurs et fidèles, depuis le chevet de l'église, étaient canalisés vers ce point, desservant directement à la fois l'église et le grand cloître autour duquel s'organise le couvent. Sylvain Stym-Popper pensait qu'il était préférable de découvrir l'église en y entrant par son portail occidental encore roman et non, comme cela se fait encore aujourd'hui, par le portail latéral, qui projette le visiteur trop directement au milieu de l'église. Quant à l'accès au couvent, le souhait des deux hommes était de le séparer de celui de l'église, tout en laissant la possibilité d'aller d'un espace à l'autre, comme le faisaient les anciens Dominicains. Le nouveau statut de l'église, rendue au culte, devait permettre de l'utiliser sans la perturbation entraînée par sa traversée à l'aller comme au retour par les visiteurs de l'ancien couvent.

Cette vue était parfaitement juste, mais ne résolvait pas complètement le besoin d'un espace d'accueil abrité, avec ses services (banque d'accueil, vente de publications, information, vestiaire, toilettes, dépôt, service technique et de nettoyage, etc.). Maurice Prin rêvait, comme solution, d'une réutilisation du rez-de-chaussée de ce qui restait du bâtiment dominicain occidental du XVIII^e siècle. Non seulement elle permettait de loger tout cela, qui faisait grandement défaut pour un monument de cette importance attirant désormais de nombreux visiteurs, mais elle aurait rendu visible l'ample escalier monumental du Siècle des Lumières avec sa belle rampe de fer forgé et, de là, donné accès au musée de l'œuvre et à l'angle nord-ouest du cloître. C'est en effet de cet angle que la première vision d'ensemble du couvent, du clocher et de l'église est la plus impressionnante. Comme Sylvain Stym-Popper, Maurice Prin pensait que la mise en valeur du monument, c'était aussi conduire d'emblée ses visiteurs vers ses points essentiels.

Le réfectoire, enfin restauré à partir de 1981 sous la direction de l'architecte en chef Bernard Voinchet, fut ouvert au public en 1983, avec la très belle exposition *Picasso, couleurs d'Espagne, couleurs de France, couleurs de vie*, organisée par Denis Milhau. La Ville avait décidé de mettre cette vaste salle de six-cents mètres carrés à la disposition des musées de Toulouse pour leurs grandes expositions temporaires. C'est ce qui donna l'idée à Maurice Prin de marquer

9. Yves BOIRET, « L'ancien couvent des Jacobins », *Les Monuments Historiques de la France*, 1973-1, p. 41-44.

10. Sans nom d'auteur, en fait Paul Ourliac (alors premier adjoint au maire de Toulouse, délégué aux archives, bibliothèques et musées) et Maurice Prin, citons surtout *L'église des Jacobins de Toulouse. La restauration des Jacobins*, Toulouse, 1974, photographies de divers aspects des travaux, fascicule réédité à Toulouse en 1983 avec des corrections, compléments et nouvelles photographies. La partie de Paul Ourliac, cette fois-ci bien signée de lui, fut aussi intégrée au recueil de textes intitulé *VII^e centenaire de saint Thomas d'Aquin et restauration de l'église des Jacobins*, Toulouse, 1976, que l'on doit aussi lire en entier.

en 1985 le sixième centenaire de la dédicace de l'église des Jacobins par une exposition consacrée à l'ensemble du couvent, fort opportunément présentée en ce lieu. Le commissariat m'en fut confié, afin d'aider le conservateur du monument à la mettre en œuvre en un temps très bref. Derrière ce projet, se profilait ce que pourrait être le futur musée de l'œuvre des Jacobins. Maurice Prin y aurait exposé en permanence nombre d'œuvres d'art de l'ancien couvent, d'éléments architectoniques non utilisés dans la restauration, de sculptures, d'inscriptions, de textiles, d'objets archéologiques, de documents graphiques, de photographies, de maquettes présentant les différentes étapes de la construction de l'église et du couvent. Nous y avons souvent réfléchi ensemble, à la demande de l'adjoint au maire alors chargé des musées Julien Andrès, pensant que sa réalisation viendrait couronner l'opération à laquelle Maurice Prin et Sylvain Stym-Popper avaient insufflé tant de vie. Mais ce projet, dont l'exécution aurait enrichi la visite du monument, fut ensuite jugé inutile et abandonné. Maurice Prin en fut fort déçu, demeurant toujours prêt à le relancer. De même ne comprit-il pas pourquoi de nouveaux travaux d'aménagement aux Jacobins (un accès du public avorté par la rue Pargaminières, la transformation de l'ancienne sacristie en accueil avec le percement d'une porte qui n'avait jamais existé et le bouchement d'une autre pourtant authentique) étaient faits en tournant le dos aux principes directeurs définis par Sylvain Stym-Popper. Enfin, Maurice Prin aurait aimé qu'un nouvel orgue, de type hispanique, apte aux chamades, fût installé dans l'église. Il avait même offert un soutien financier non négligeable pour sa facture¹¹.

Après 1974, année qu'il avait entièrement dédiée aux cérémonies du retour des reliques de saint Thomas d'Aquin, comme à l'inauguration officielle des restaurations jusque-là faites aux Jacobins, il se consacra désormais à la poursuite de ses études sur ces derniers. Mais pas uniquement, il travailla aussi sur nombre de sujets qui lui tenaient à cœur, à Toulouse¹² ou ailleurs. Il devint par exemple le conseiller de la restauration du monastère cistercien de Boulaur (Gers), et fut très écouté au sein de la Commission départementale des antiquités et objets d'art comme de la Commission diocésaine d'art sacré. Il y a là un autre récit à faire, qui ne sera pas entrepris ici.

Il songeait aussi au grand œuvre de la fin de sa vie, un livre rassemblant et résumant l'ensemble de ses connaissances sur les Jacobins, exposant l'essentiel de leur histoire et présentant tous ses édifices, conservés ou disparus. Grâce aux Amis des archives de la Haute-Garonne, qui en assurèrent l'édition, avec le soutien militant de Geneviève Moulin-Fossey, leur présidente, le grand livre *Les Jacobins de Toulouse*, illustré des photographies de l'auteur et de son grand ami Jean Dieuzaide, sortit de presse en 2007, constituant une référence incontournable. On en relira avec émotion la fin de la modeste conclusion : « Si, par cet essai de synthèse, je réussis à faire passer à d'autres un peu de ma passion et de mes connaissances sur cet édifice et sur tous ceux qui au fil des siècles y ont vécu, prié ou travaillé, alors cet ouvrage aura atteint son but ».

Maurice Prin en voyage et l'Espagne

Lorsque ses Jacobins lui en laissaient le loisir, et le plus souvent grâce à de nombreux amis qui l'invitaient, hébergeaient, le transportaient, Maurice Prin voyageait très volontiers, autrement qu'il ne le faisait avec son vélo à des distances proches de Toulouse. Ses recherches motivaient le plus souvent ces déplacements. Paris ou Londres, entre autres, ne le laissaient pas indifférent, sa curiosité étant insatiable.

L'Espagne n'était pas loin et Maurice Prin y fit plus d'une incursion, allant jusqu'à Saint-Jacques de Compostelle, qu'il eut longtemps envie d'atteindre et de visiter. Ce fut en 1976 et il ne manqua aucune des étapes du célèbre *Camino*, jusqu'à la dernière où il fut stupéfait de retrouver dans la cathédrale apostolique quelque chose de l'atmosphère architecturale de

11. Nous remercions très amicalement Danielle Montet, présidente un temps de l'association *Chamada*, de nous avoir informé précisément sur l'action de celle-ci pour la construction de cet orgue. Malgré la militance fort motivée et de longue durée de cette association, ce projet n'a malheureusement pu aboutir.

12. Citons, entre autres et outre ses recherches sur la sculpture à Toulouse du XIII^e au XV^e siècle (clefs de voûte du chœur de la cathédrale, statue de *Nostre Dame de Grasse*, œuvres du couvent des Grands Carmes), celles sur les peintures murales découvertes à Saint-Sernin, le livre co-écrit avec Jean ROCACHER, *Le Château narbonnais, le Parlement et le Palais de justice de Toulouse* (Toulouse, 1991) et ses précieuses participations aux catalogues des expositions *Toulouse et l'art médiéval de 1830 à 1870* (Musée des Augustins, 1982) et *Saint-Sernin : trésors et métamorphoses* (Musée Saint-Raymond, 1989).

Saint-Sernin, l'examinant de ce fait sous toutes ses coutures. La navarroise Pampelune, dans ses rapports historiques et artistiques particuliers avec Toulouse, était aussi bien connue de lui.

Profitant d'un pied-à-terre qui lui était en permanence ouvert, chez le chanoine Lavigne, curé de Vielle-Aure, dans les Hautes-Pyrénées (où Maurice Prin avait des attaches familiales), ses préférences allèrent souvent vers l'Aragon, facilement accessible par le tunnel de Bielsa et dont il connaissait maints endroits. Ce qui cependant l'y fascinait le plus, c'était la capitale : Saragosse. Il s'y émerveillait au musée des tapisseries, à la cathédrale, où il admirait sans bornes le retable majeur, les bustes d'orfèvrerie en argent des saints Valère et Vincent, fabriqués à Avignon et donnés par le fameux Pedro de Luna devenu « antipape ». Il en visitait tous les monuments. À San Pablo, le clocher penché l'intriguait, comme tous ceux de la ville, et il avait repéré une intéressante iconographie de saint Thomas d'Aquin. À la basilique du Pilar, centre de l'Hispanité, dont les immenses proportions lui rappelaient Saint-Pierre du Vatican ou Saint-Paul de Londres, il était subjugué par une grande statue en argent de la Vierge éponyme et par un immense retable, se désespérant de la disparition fréquente de ce genre d'œuvre en France. Mais, surtout, il aimait rappeler sa présence à Saragosse lors des fêtes du Pilar, dont les gigantesques offrandes florales et les processions le ravissaient, et lors de la grande messe présidée par l'archevêque de la ville à l'occasion de l'ouverture du concile Vatican II. Au cours de celle-ci, il avait été impressionné par l'hommage de tous les notables de la cité, épée au côté ! Ces fastes religieux lui permettaient de revivre et comprendre, d'une certaine manière, ceux dont il trouvait le récit pour la Toulouse médiévale et d'Ancien Régime.

Même s'il ne put aller partout en Espagne, il n'en était pas moins familier, y avait des correspondants, en recevait évidemment toujours aux Jacobins les ecclésiastiques, particulièrement les Dominicains. Pour ceux-ci, Toulouse était bien sûr un point de référence de leur histoire et surtout l'étape décisive du Castillan Domingo de Guzman, fondateur de l'ordre des Frères Prêcheurs. Maurice Prin connaissait toute l'iconographie dominicaine de la Péninsule Ibérique. Il savait l'importance que l'ordre y avait acquise et les grands couvents qu'il y avait bâtis. Celui, immense, de Sainte-Catherine de Barcelone, saccagé et incendié en 1835 puis malheureusement détruit peu après, lui rappelait le sort de celui non moins important d'Avignon, et celui auquel les Jacobins avaient échappé de peu. Enfin, on ne saurait oublier, en 1992, sa découverte, que nous avons contée ailleurs, de Madrid, puis de Grenade, à l'occasion d'une grande exposition internationale.

Les « enchantements » de Rome

Maurice Prin parlait souvent de ses « enchantements » de la Ville Éternelle, qu'il avait découverte avec délectation et à laquelle il resta attaché durant toute sa vie. Il aimait dire qu'il y était allé près de cinquante fois et il est vrai qu'on ne trouvait jamais Maurice Prin aux Jacobins au mois de novembre, qu'il réservait à Rome. Il s'y faisait alors remplacer par quelque ami qui veillait pour lui sur les lieux. L'un d'entre eux, René Trazit, remplissait cette mission avec la plus extrême rigueur et s'y transformait volontiers en *cicerone*, puisqu'il avait été sérieusement formé par l'hôte habituel du monument.

Pendant ce temps, Maurice Prin « vagabondait » – la parole est de lui – dans Rome du matin jusqu'au soir, parfois même de nuit, les journées de novembre étant courtes. Le soir, éreinté par ses kilomètres de marche et longues stations debout indispensables à la contemplation des monuments et œuvres d'art, il revenait, tout près du Latran (où la fondation de l'ordre des Frères Prêcheurs avait été approuvée en 1216 par le pape Honorius III), à la *Pensione Gioconda* d'Attilio Mastracchio. Ce Napolitain « exilé » à Rome et son épouse, Maurice Prin les adorait pour leur gentillesse et leurs pittoresques autant que sonores bavardages dans la langue de Dante (enrichie de temps à autre de celle de Naples). Cette langue, il la comprenait à peu près, prétendant qu'elle était proche de la langue d'oc de son enfance, mais n'en parlait que quelques mots, brièvement, avec force gestes, ce qui lui permettait de se fondre quasi naturellement dans le peuple romain. Lorsque mon épouse et moi nous trouvâmes en même temps que lui à Rome, il voulut nous faire connaître ce qu'il appelait une « caverne d'Ali Baba » : un comptoir de vente de tissus précieux de la Via Sistina. Il y achetait, pour les Jacobins, afin de les transformer en tentures, parements d'autel ou vêtements liturgiques, les étoffes les plus rares. Nous y fûmes les témoins ébahis de ses tractations gestuelles, scandées de mots alternativement italiens et français, avec un distingué marchand qui connaissait son homme de longue date. Les Mastracchio, qui s'étaient attachés à notre Toulousain à moitié Romain, vinrent même spécialement le voir en ses Jacobins, pour enfin découvrir cette lointaine merveille du monde sur laquelle celui qu'ils hébergeaient était intarissable. Puis, les Mastracchio ayant fermé leur

établissement, ce qui fut une désolation pour notre promeneur romain, les sœurs de Saint-Joseph de Cluny, tout près de l'ancienne *Pensione*, l'accueillirent en leur couvent, avec une vue imprenable sur le *Colle Oppio*, les thermes de Trajan, le Colisée et la coupole de Saint-Pierre du Vatican à l'horizon.

On ne saurait ici raconter la richesse des séjours romains de Maurice Prin, qu'il vivait intensément, avec son insatiable curiosité. De l'antique *Urbs* il connaissait les moindres recoins, au milieu des parcs et jardins archéologiques, de la multitude d'églises et couvents, palais et villas, musées et collections privées. Il avait un égal intérêt pour tout, du monde étrusque des origines, à la Villa Giulia, aux créations les plus contemporaines, qui ne le laissaient pas indifférent. Ces séjours romains lui tinrent lieu d'études d'histoire de l'art et d'archéologie *in situ*. Il y mit une application particulière, lisant beaucoup, prenant des notes, croquis et photographies partout, herborisant même dans les parcs et jardins, s'imprégnant maintes fois du même lieu et des mêmes œuvres d'art. Lorsqu'il racontait cela, il était d'une précision exceptionnelle dans ses informations historiques, ses descriptions et ses analyses.

Évidemment, le parcours dominicain avait une place particulière. Autour de l'oranger réputé planté là par saint Dominique, le couvent de Sainte-Sabine sur l'Aventin, agrégé à l'antique et magnifique basilique du V^e siècle du même nom, siège du maître général de l'ordre dominicain, voyait souvent Maurice Prin. Il y connut de nombreux religieux et mena souvent ses recherches dans la bibliothèque. La basilique et le couvent des Dominicaines de Saint-Sixte-le-Vieux, en face des thermes de Caracalla, avaient aussi ses préférences, pour être attachés au souvenir de la résidence en ce lieu de saint Dominique. Et il ne manquait jamais de fréquenter l'église dominicaine Santa Maria sopra Minerva, près du Panthéon, aux célèbres tombeaux – notamment ceux de sainte Catherine de Sienne et du plus célèbre artiste dominicain, le fameux Fra Angelico – et ornée des admirables fresques de Filippino Lippi de la chapelle Carafa représentant le triomphe de saint Thomas d'Aquin. On ne saurait oublier dans ses périples romains l'église des saints Dominique et Sixte et, à côté, l'*Angelicum*, la grande Université pontificale dominicaine Saint-Thomas-d'Aquin, d'où la vue sur les forums impériaux et le Palatin est imprenable. Maurice Prin s'y rendait fréquemment, ne serait-ce que pour profiter des incroyables ressources de son immense bibliothèque. Une fois, dans les années 80, nous y fûmes avec lui accueillis par le recteur, Napolitain, que j'entends encore s'écrier avec force gestes de joie, au fond du long et monumental corridor qui menait à la porte d'entrée, « Maurizio ! Che grandissimo piacere rivederLa ! », avant de l'embrasser à la méditerranéenne, lui donnant de fortes tapes dans le dos.

Maurice Prin disposait à Rome d'un « réseau » ecclésiastique qui l'aidait beaucoup quant il s'agissait d'accéder aux parties privées, souvent cachées au touriste ordinaire, de l'incommensurable patrimoine romain. Il serait trop long ici de le détailler. Contentons-nous d'évoquer ses entrées particulières au Vatican, tant dans les musées, la bibliothèque et les archives que dans certains appartements privés. Ce fut le cas de celui d'un ancien archevêque de Toulouse (1956-1966), le cardinal Gabriel-Marie Garrone (1901-1994), très intéressé par le domaine patrimonial et culturel, dont il fut chargé par le pape à la fin de sa carrière. Il avait suivi l'action de Maurice Prin aux Jacobins et en avait connu les débuts, lorsqu'il avait été nommé en 1947 coadjuteur de l'archevêque Jules-Géraud Saliège. Invité à sa table lors de ses passages à Rome, Maurice Prin pouvait à loisir lui relater l'avancement des travaux de restauration des Jacobins.

L'étrange Naples

Sans doute Attilio Mastracchio lui avait-il communiqué son attachement pour Naples, sa chère patrie. Lors de chaque séjour romain, l'échappée d'un ou de quelques jours vers Naples faisait partie du programme, qu'il y fût seul ou guide, comme à Rome, de quelques amis, qui bénéficiaient ainsi d'une visite choisie de la cité parthénopéenne. Dans les dernières années de sa vie, lorsqu'on lui rendait visite dans ses maisons de retraite, on le trouvait assez souvent plongé dans la lecture et l'admiration des photos de publications sur Naples, qu'il avait ramenées de ses voyages. Au milieu du désastreux naufrage de sa bibliothèque et des objets qui l'entouraient chez lui, après le « squat » et les vols successifs qui affectèrent sa maison sans qu'il n'en obtienne jamais réparation, il avait emporté avec lui peu de choses, non sans prendre soin de ne pas y laisser tout ce qu'il avait acheté à Naples.

Maurice Prin ne tarissait pas d'éloges sur l'ancienne colonie grecque, dont l'histoire et le patrimoine sont si riches et contrastés, de ses origines jusqu'à la fastueuse période du royaume des Bourbons. Sa première curiosité néanmoins était la connaissance de l'art des Angevins de Naples, ces Anjou au destin méditerranéen, qu'il avait si souvent rencontrés

dans ses études médiévales toulousaines et dont les plus belles réalisations sont contemporaines des Jacobins. À chaque visite des monuments angevins napolitains, il trouvait des résonances avec l'art gothique méridional. Il se lamentait alors, évoquant ceux encore conservés à Naples, sur la disparition, dans les églises toulousaines, des magnifiques tombeaux gothiques du cardinal Godin, de l'évêque Jean Tissendier, de bien d'autres prélats aujourd'hui oubliés et surtout de saint Thomas d'Aquin. De ce dernier il connaissait dans les moindres détails le couvent napolitain de San Domenico Maggiore (où il avait aussi ses entrées privilégiées) et la modeste cellule où est encore affichée la première page écrite de la main du Docteur Angélique de sa *Somme théologique*.

Au-delà de ces raisons objectives par rapport à ses travaux de recherche d'aimer Naples, Maurice Prin adorait se perdre dans les rues grouillantes de la ville, parmi les boutiques ou marchés pittoresques, notamment ceux des santons, aux détails souvent satiriques, en novembre, qui lui faisaient imaginer quelque souk oriental dans cette ville profondément méditerranéenne. Comme à Rome, il allait ainsi, le nez au vent humant les parfums réels ou imaginaires du passé, d'église en église, de couvent en couvent, de palais en palais, fasciné par l'expressivité et la théâtralité de l'art napolitain des temps baroques. Lors des plus anciennes de ses escapades napolitaines, il avait été frappé par la vie du peuple de la rue et ses petits métiers, les costumes et objets d'un autre temps encore utilisés. C'était pour lui une joie que de conter tout cela en faisant des rapprochements avec ce qu'il devait aussi en être à Toulouse au Moyen Âge.

Naples, on l'aura compris, le fascinait par cette incroyable imbrication entre passé et présent, son intense vie populaire, ses pittoresques scènes de rue, son langage parfois incompréhensible à un Italien venu d'au-delà des limites de la Campanie (il riait beaucoup des situations de la vie quotidienne, dignes de la *commedia dell'arte*, que cela provoquait), sa ferveur religieuse démonstrative, musicale et colorée. Quand il en parlait, toujours avec les yeux au ciel et un sourire inimitable, il y avait un mystère derrière tout cela, un esprit particulier, qui composaient à ses yeux l'étrange caractère de cette ville à nulle autre pareille.

Lors de ma dernière visite à Maurice Prin, à l'automne 2019, peu avant sa mort, il me disait encore : « Voyez, je suis très bien ici, entouré de soins, dans cet ancien collège de Foix d'où je vois, de ma chambre, le clocher des Cordeliers se détacher sur le bleu du ciel. Mais, en pensée, somnolant parfois, je ne cesse de revivre l'enthousiasme de mes promenades napolitaines. » Ce clocher des Cordeliers, seul rescapé de la stupide démolition de l'immense église franciscaine préfigurant la cathédrale d'Albi, lui rappelait pourquoi il avait fermement voulu sauver du même naufrage celle des Dominicains. Mais le rêve était déjà ailleurs, sans doute depuis 1974, année qui avait marqué pour lui l'accomplissement de l'essentiel de sa mission.

Daniel Cazes
24 octobre 2021

Maurice Prin : trois moments

D'autres diront ici ce que fut la carrière de Maurice Prin, le rôle qu'il joua dans la restauration des Jacobins, son immense apport à la connaissance de ce monument et de tant d'autres chefs-d'œuvres toulousains.

De mon côté j'évoquerai trois moments de la vie de Maurice Prin révélateurs de certains traits de son caractère.

Le premier se passe dans une salle de la faculté de lettres de la rue Albert-Lautmann et se déroule en 1971 au cours du congrès des Sociétés savantes organisé cette année-là à Toulouse.

La longue journée d'interventions érudites se terminait par la communication de Marcel Durliat sur le baldaquin gothique de Saint-Sernin de Toulouse. Au cours de son intervention Marcel Durliat signala un don qu'avait fait Maurice Prin, et avec la flamme qui le caractérisait quand il s'agissait de tresser des lauriers à quelqu'un, il se mit à exalter l'attitude de Maurice Prin disant qu'avec ses faibles ressources il n'hésitait pas à acquérir œuvres d'art et archives qu'il donnait sans réserve, qu'il était un exemple de générosité, qu'il alliait science et compétence, vantant son apport à la culture toulousaine, le tout dans cette fougue propre à Marcel Durliat qui fit couler sur la tête de Maurice Prin un torrent d'éloges.



J'eus alors la surprise, moi qui étais un étudiant plein d'admiration pour ce savant dont nous parlions entre nous avec déférence, respect et quasi vénération, de voir, au bout de la rangée que j'occupais, Maurice Prin croulant sous le dithyrambe devenir rouge cramoisi, se cacher derrière le dos de la personne assise devant lui, essayant de disparaître à la vue de tous tant il considérait l'éloge comme démesuré.

C'est un des aspects de son caractère qui me fut révélé ce jour-là par cette attitude : son immense modestie. Malgré sa science, ses actions efficaces, sa réputation, Maurice Prin cultivait la discrétion et savait agir dans la sobriété. Il ne recherchait ni la lumière ni la gloire.

Le deuxième trait de son caractère s'est révélé à l'occasion du transfert du corps de saint Thomas d'Aquin de la crypte de Saint-Sernin, où il reposait depuis la Révolution, jusqu'à l'église des Jacobins que l'on venait de restaurer. Il montre les compétences diplomatiques de Maurice Prin.

L'événement se passe en 1974. Dans la basilique siègent les représentants de l'État, du département, de la commune, du clergé, cardinal en tête. La cérémonie se déroule normalement jusqu'à ce que l'assistance perçoive une sorte de ralentissement de la liturgie suivi d'une suspension un peu longue.

La perplexité gagne l'assistance, l'impatience lui succède puis l'énervement et, avant que n'éclate la colère, l'information tombe : le sacristain de Saint-Sernin refuse

d'ouvrir les portes de la crypte et empêche ainsi la récupération de la sainte relique.

Devant cette rétention aussi inconvenante qu'arbitraire plusieurs personnes sont envoyées en délégation auprès du récalcitrant bedeau, maniant tour à tour la menace, la persuasion, la flatterie. Rien n'y fait.

Jusqu'à ce que quelqu'un ait l'idée d'envoyer Maurice Prin auprès du cerbère. En de courtes minutes le sacristain auprès duquel Maurice Prin jouissait d'une aura considérable rend les armes et, surtout... les clés de la crypte.

Dès lors la translation des reliques put avoir lieu et saint Thomas put être enseveli comme il l'avait demandé dans le couvent qui avait vu naître l'ordre des Dominicains. Maurice Prin avait débloqué une situation tout autant périlleuse que pénible.

Mon troisième souvenir est lié à la remise de médaille de la Ville de Toulouse à Maurice Prin par Dominique Baudis. La scène se tient dans l'ancien réfectoire des Jacobins et, comme il est de coutume, le maire commence un discours dans lequel il rappelle la carrière de Maurice Prin. Or voilà que celui-ci le corrige une fois sur une date, une autre fois sur un lieu, une troisième fois sur une autre affirmation à tel point que Dominique Baudis avec humour dit alors : « Nous allons donc poursuivre cet hommage à deux voix. » Le timide participant au congrès de 1971 avait enfin pris conscience, à la fin d'un parcours sans égal, de son importance et du poids qui était le sien dans cette circonstance pour se permettre de corriger le maire de sa bonne ville.

Mais ce qui frappa le plus l'assistance dans cette cérémonie ce fut le moment où, dans sa réponse, Maurice Prin révéla que c'était dans cette salle que ses parents s'étaient rencontrés dans les années 20 du XX^e siècle alors qu'on y organisait des bals hebdomadaires. On perçut alors l'émotion qui étreignait Maurice Prin : la boucle se fermait. Ses parents s'étaient connus dans cette salle, sa carrière s'y terminait. Un profond silence se fit alors, un de ces silences que l'on « entend » dans un moment poignant, où chacun est aspiré par ce qui vient d'être exprimé.

Maurice Prin nous avait livré son cœur.

Henri Pradalier

« **Maurice Prin !** » — avec une tonique accentuation de son patronyme¹³ —, ainsi s'annonçait-il au téléphone ou par l'interphone. Le second cas était généralement celui d'une visite en début d'après-midi, après son déjeuner pris au presbytère voisin. Paraissait alors sous le porche du n° 15 de la place Saint-Sernin, poussant sa bicyclette, auréolé de son béret, le légendaire « custode » puis conservateur de l'« ensemble conventuel des Jacobins ».

Quand, en 1971, j'avais fait sa connaissance, la restauration de l'ancien couvent des Dominicains de Toulouse s'achevait quasiment. Élève au lycée Pierre-de-Fermat, je m'aventurais parfois après les cours dans l'église et le cloître encore en travaux. Je l'y trouvais en train de balayer un sol qu'il avait jonché de confettis de journaux, ou bien posté près de l'entrée de l'église, assis derrière une petite table, occupé à quelque travail de scribe. Notamment, il transcrivait dans un monumental registre, à l'encre de Chine, les épisodes de ce qu'il voulait être « la mémoire des Jacobins », ouvrage qu'il avait çà et là orné de dessins rehaussés de peinture.

Lorsque l'heure convenait, la rencontre pouvait se poursuivre par un repas dans l'un des restaurants du centre-ville : « L'Auberge Louis-XIII », « Le Gascon », « Le Clocher de Rodez », « Chez Marcelle », au marché Victor-Hugo, et j'en ai oublié.

Nos conversations, plus exactement ses « leçons », pour reprendre un mot de Daniel Cazes, portaient sur les sujets les plus variés. Bien sûr l'histoire de Toulouse, ses monuments, ses personnages, aussi l'architecture, la sculpture, la peinture en France et ailleurs, ou les livres, les chats, les plantes et les fleurs, ou encore la spiritualité tibétaine — la visite du XIV^e Dalaï Lama, qu'il reçut aux Jacobins le 8 novembre 1993, fut pour lui un grand moment.

Maurice Prin évoquait volontiers les souvenirs de ses pérégrinations dans la région toulousaine, de ses incursions dans la zone pyrénéenne, en vallée d'Aure, et surtout de ses multiples voyages vers l'Italie, à Rome, puis Naples..., en tout près de cinquante périple dans la péninsule. Si la matière l'imposait, comme la géographie, la topographie, l'architecture ou l'héraldique, il sortait son stylo à plume et illustrait ses explications par des croquis suggestifs.

Sa connaissance exceptionnelle de notre ville, spécialement de la ville médiévale et de ses édifices, existants (Jacobins, Augustins, Saint-Sernin, Saint-Étienne...) aussi bien que disparus (Cordeliers, Grands-Carmes, Château-Narbonnais), et son goût pour le partage du savoir lui valurent en 1960 une dédicace qui en dit assez : « *A Maurice Prin / qui a si utilement / secondé l'auteur de / L'ÉVOCATION / DU / VIEUX TOULOUSE / Robert Mesuret* ».

L'homme était d'un commerce extrêmement aimable, et il savait être drôle, Il lui arrivait souvent de faire allusion à certaines figures toulousaines en les affublant de sobriquets de son cru et fort cocasses, tels que : la « mairie clochante », le « dromadaire » (pour ne pas dire le « chameau »), « cocorico », etc. Je le revois au milieu de la sacristie des Jacobins, près du chapier, neutralisant en plein vol une mite qui devait être une menace pour les étoffes qu'il y abritait, et je l'entends encore conclure après le claquement de ses mains : « A voté ! »

Le personnage jouait du second degré et sur l'inattendu. Il pouvait m'adresser un « Comment va Monsieur Du Cange ? », une façon de me demander si je faisais bon profit des dix volumes in-folio de l'édition bénédictine du



MAURICE PRIN dans l'ancien réfectoire des Jacobins en septembre 1993
(coll. P. Cabau).

13. Maurice Prin m'a appris qu'il était le fils de René Prin (un « enfant de nulle part », né de père inconnu, auquel on avait donné le nom de sa mère, mariée légalement à un monsieur Marqués) et de Marie-Thérèse Larrieu (originaire de Libaros, canton de Galan, dans les Hautes-Pyrénées), et qu'il avait vu le jour le 9 décembre 1928 à Toulouse, dans la pièce à vivre de la maison qu'il habita au bord de la Garonne, au n° 32 du chemin des Étroits.

Glossarium que sa générosité m'avait procurés. Un dimanche matin, passant impromptu, il me pria de l'accompagner à Saint-Sernin et me fit monter sous le beffroi des cloches. Là, me dotant d'un petit magnétophone, il me donna pour mission d'enregistrer le carillon qu'il allait sonner. Lorsqu'il redescendit, il était tout content de l'énergie qu'il avait mise dans sa performance — et qui fit descendre une belle quantité de poussières !

En contraste avec ce kaléidoscope, la dernière image que je garde de lui, avec tristesse, est celle d'un vieillard pratiquement reclus dans une chambre prenant jour sur la rue du Collège-de-Foix, qui contemplait depuis son fauteuil l'ancien clocher des Cordeliers dressé sur fond de ciel azuréen.

Patrice Cabau



MAURICE PRIN présentant son relevé de peinture murale dans sa chambre de l'EHPAD. Cl. B. Tollon.

La même analyse historique minutieuse lui avait permis de restituer le collège de Foix, de sa fondation à la Révolution française, ce qu'un parcours pouvait vérifier.

Démarche atypique, partie du monument patiemment analysé, sans contrainte temporelle, mettant à mal les certitudes d'une historiographie aride, pour restituer les étapes complexes de la construction. Démarche qu'il avait expérimentée avec bonheur aux Jacobins.

Elle était à rebours des certitudes universitaires d'alors, épuiser une bibliographie disponible avant de regarder. Maurice Prin regardait, lisait et voyait. Le malheur est qu'il n'aimait pas trop écrire et que ses hypothèses orales n'ont pas eu de suite, faute souvent de rédacteur.

Faut-il ajouter que ces entretiens improvisés étaient pleins de bonheur : évidence de la découverte, questionnement en chemin et puissance de la conviction. En méridional qu'il était, Maurice Prin avait le génie de la parole.

Bruno Tollon

À propos de Maurice Prin

Deux images de Maurice Prin : Maurice Prin assis dans la sacristie des Jacobins adossé à un chasublier bourré de livres et de notes et Maurice Prin déambulant avec force gestes ou avec un croquis à main levée confirmant la pertinence d'une analyse architecturale.

Il était capable, appliquant les règles de l'archéologie médiévale, d'inventer une archéologie des temps modernes extrêmement pertinente.

Le vieux sage des Jacobins répondait aux questions ou remettait à plus tard des éléments de discussion, après recherches et réflexion dont les matériaux étaient atypiques (cartes postales, clichés personnels, diapositives...).

Le marcheur infatigable était capable de faire le lien entre des éléments dispersés qu'il faisait voir et ce qu'il savait, avec des formes socratiques d'accouchement de la vérité.

Maurice Prin était capable d'observations originales, de regards inédits, attentif à la réalité concrète des bâtiments et capable de synthèses, hélas purement orales, qui se révélaient riches d'invention.

Des Jacobins dont il savait tout ce qu'il était possible de savoir, il passait à l'hôtel de Bernuy, dont il savait se faire ouvrir toutes les portes, et avait pu en restituer mentalement l'état à la fin du XVI^e siècle, lui apportant cohérence et fonctionnalité propre.

Le XIX^e siècle de Maurice Prin

Dans mes années d'internat au lycée Pierre de Fermat entre 1966 et 1969, puis plus épisodiquement par la suite, j'ai connu quasi quotidiennement le chantier de la lente reconnaissance des Jacobins. Cela voulait dire croiser Maurice Prin, toujours là, notamment le dimanche où il était seul. Le chantier était épouvantable, sols défoncés de terre nue, plans inclinés entre portails ou murs éventrés, camions et engins de chantier œuvrant ou parquant dans l'église. Cela n'empêchait pas Prin de travailler sur une table élémentaire, le nez sur le mur d'une chapelle, comme dans une cellule, ignorant le bruit du monde. Rien ne lui faisait plus plaisir que de faire visiter, de signaler telle ou telle découverte, de rêver à haute voix la fin du chantier. Le portrait de l'homme-lige des Jacobins a été mille fois fait, sa personne questionne toujours par sa passion et son opiniâtreté.

Ce n'est que plus tard que j'ai eu l'occasion d'échanger avec lui. Il était un puits de science dans beaucoup de domaines. J'en soulignerai un auquel on ne songe guère : le XIX^e siècle qui était alors dans un purgatoire mémoriel et un mépris qu'on ne soupçonne pas. Maurice Prin était la mémoire vivante des monastères, des congrégations et des dévotions dans la région, le seul alors à bien connaître ce siècle catholique oublié et déjà en cours de démolition. Son travail était aussi obstiné que pour les Jacobins. Il avait visité tous les pieux établissements, connaissait leur mobilier et leurs œuvres d'art alors même que la mémoire de leurs créateurs était perdue. Les toiles de Bernard Benezet conservées aux Jacobins ont été sauvées par ses soins. Sa connaissance était aussi livresque ; il avait ramassé brochures, livres et revues ; il avait copié de sa belle écriture régulière (avant le règne des photocopieuses et des scanners) des textes introuvables ; je songe à la notice nécrologique éditée pour les *happy few*, celle que la Congrégation des Messieurs avait consacrée à l'architecte Henri Bach. Il fut ainsi un relais efficace dans la transmission de la connaissance et un conseiller très écouté par les étudiants qui se passionnèrent dans la décennie 1980 pour la découverte du XIX^e siècle. Si le XIV^e siècle restait sa période de cœur, Maurice Prin voyait dans le XIX^e le rêve d'un moyen âge retrouvé.

Louis Peyrusse



À LA DERNIÈRE SÉANCE DE LA SAMF.

